

En effet, un quart d'heure après, le villageois entra au château; mais ce n'est plus comme la veille, en se tenant courbé et en saluant tout le monde.

Cette fois, il salua personne, monta le perron, entra au rez-de-chaussée en gardant toujours son chapeau sur sa tête et frappa le parquet de son gros bâton, en criant d'un air furieux:

—Où qu'elle est, cette madame Pantalon?... cette avocate de deux liards... qui vous répond qu'elle vous fera grigner votre procès, et qui, au lieu de cela, vous enfonce dans le pétrin, que je ne sais plus comment m'en tirer?... Où qu'elle est, que je lui dise son fait?... C'est pas permis d'attraper le monde comme ça... Il est gentil son gratis! J'aimerais bien mieux avoir payé un avocat pour de bon, qui m'aurait fait gagner ma cause, que de m'être mis dans les mains de quelqu'un qui ne sait pas plaider.

Cézarine arrive avec plusieurs de ses amis, et, en apercevant le père Crapoussier, lui dit:

—Eh bien, vous êtes content?
—Content!... content!... Ah! jarni! est-ce que vous vous moquez, madame la bavarde? C'est pas assez de m'avoir fait perdre mon procès, vous voulez vous gausser de moi!...

—Perdre votre procès! vous avez perdu votre procès?

—Oui, oui... Dome! il paraît que vous avez parlé une heure sans vous arrêter... ça les a ennuyés, ces juges... et il y avait de quoi... vous leur disiez un tas de bêtises qui n'avaient aucun rapport avec mon affaire...

—Paysan, vous êtes un sot; tâchez d'être poli... sinon...

A cette apostrophe de Cézarine, notre paysan se rebiffe.

—Un sot! ah! ça, oui, je l'ai été de me fier à vous, de croire qu'une femme entendait quelque chose aux affaires de la chicane... Il n'a pas été si bête que moi, Lupot: il s'est défendu tout seul. Et savez-vous ce qu'il dit, le mauvais jugement? Il me condamne à cent écus d'amende pour avoir planté sur un terrain qui ne m'appartenait pas. Cent écus!... quelle horreur! et de plus, il faut que je recule mes pommes de terre de deux mètres... soi-disant pour que le sentier se retrouve à sa place... Mes pommes de terre ne voudront jamais reculer! je les connais!... C'est ma ruine que ce jugement-là!...

—Votre ruine!... allons donc! on m'a dit que vous êtes le plus riche du village.

A Continuer.

La dernière calinotade:

—Vous avez lu les journaux ce matin, monsieur Galino?

—Mossieu! je n'en lis et n'en veux lire qu'un seul.

—Vous êtes trop occupé?

—Ce n'est pas cela... mais, l'année dernière, j'étais abonné à deux journaux... l'un libéral et l'autre monarchiste... Eh bien! mossieu! je ne savais ce quelle opinion j'étais!

LE GROGNARD.

MONTREAL, 8 Sept. 1883.

L'HISTOIRE DU JOUR

M. JOSEPH CHESTER.

L'honorable gentleman que nous avons l'honneur de vous présenter aujourd'hui à l'occasion du bref séjour qu'il vient faire à Paris, M. Joseph Chester, est un ancien voleur, ou, si cette épithète vous gêne, un ancien pick-pocket, retiré des affaires après fortune faite.

C'est une excentricité londonienne, une célébrité de *bon aloi*, dont la réputation acquise par de longs *services publics*, a fait un peu le tour de la France.

L'honorable M. Joseph Chester, avait fondé à Londras une école professionnelle de vol, ainsi qu'il a bien voulu l'expliquer pendant le court entretien que j'ai eu l'honneur d'avoir avec lui. Il faut bien faire la bienvenue à tous les étrangers qui visitent Paris.

En effet, aussitôt que le hasard nous eut signalé la présence à Paris de cet homme célèbre... dans son monde, nous nous sommes dit qu'il fallait remplir ce devoir.

Nous avons trouvé M. Joseph Chester, aux Batignolles, dans un modeste petit hôtel où il avait l'habitude de descendre au temps jadis, alors qu'il travaillait.

L'illustre chef d'école nous a reçu avec une bienveillance marquée; c'est un homme de soixante-cinq ans qui en paraît à peine cinquante, d'une taille élevée, aux épaules larges et solides. La figure intelligente, haute en couleur, encadrée dans d'irréprochables favoris gris, éclairée par de petits yeux bleus.

La main fine, aristocratique, est emmanchée à de longs bras. C'est là une particularité qui explique peut-être la prodigieuse habileté de ce gentleman, qui serait fort capable d'enlever le gilet de flanelle d'un gardien de la paix sans que le volé s'en aperçût.

Joseph Chester, très correct sous son costume de voyage, nous a parlé de ses six enfants, auxquels il a fait donner une instruction en rapport avec la brillante fortune qu'il leur laissera après sa mort.

Sa voix est particulièrement douce, ses manières affables empreintes d'une bonhomie qui n'a pas l'air affectée.

—L'école que j'ai fondée, il y a près de vingt ans, nous a-t-il dit en bon français, car M. Chester parle couramment plusieurs langues, continue à prospérer sous l'habile direction de deux de mes élèves, auxquels j'ai vendu ma charge à la fin de 1881.

Elle compte en ce moment près de quatre cents élèves; malheureusement le métier devient difficile, la police se perfectionne un peu tous les jours, et il nous faut redoubler de précautions et d'habileté pour conduire à bien nos petites affaires.

—Sur quelles bases l'école dont

vous me parlez est-elle fondée?
—Il m'est impossible de répondre à votre question. Je vous dirai seulement que lorsque les élèves sont arrivés à un degré d'éducation voulu, ils sont aussitôt embriagés, c'est-à-dire qu'il font partie d'un groupe.

Chaque groupe est composé de six associés dirigés par un chef. Les groupes obéissent aux directeurs de l'école, qui désignent les points du continent ou de l'Angleterre où leur présence est utile.

Vous comprenez, en effet, que si les groupes étaient libres d'aller où il leur plaît, ils se porteraient tous ensemble sur un même point aussitôt qu'une fête publique serait signalée. Il est donc utile qu'une direction supérieure veille à la répartition, de sorte que chacun trouve son compte.

—Et ces comptes, comment sont-ils tenus?

—Chaque groupe travaille pour lui; les bénéfices, tous les frais prélevés, sont partagés en trois parts; l'une est la propriété du groupe qui a opéré, les deux autres sont attribuées les services de chaque chef de groupe.

—Alors le chef de groupe est à la solde de l'école?

—Absolument. C'est un agent comptable chargé de la conduite du groupe et responsable de la fidèle exécution des ordres qu'il reçoit d'Angleterre. C'est lui qui a la garde des produits obtenus par les hommes placés sous sa direction, qui solde les dépenses et répartit les bénéfices.

—Et ces chefs ne volent jamais.

—Ah! monsieur, jamais. Ce sont d'honnêtes gens.

Il n'y avait qu'à s'incliner contre ce cri d'indignation, et qu'à bien se garder de laisser percer quelque doute. C'est ce que nous fîmes.

—Etes-vous venu librement en France et y ferez-vous un long séjour?

—Je suis arrivé avant-hier et je repartirai demain soir. La permission de séjour que votre gouvernement a bien voulu m'accorder est des plus limitées et encore, pour l'obtenir, il m'a fallu invoquer l'impérieuse nécessité que j'avais de venir, par moi-même, régler ici une affaire importante.

—Vous êtes donc à Paris en vertu d'une permission?

—Je viens de vous le dire, et mon premier devoir, en arrivant, a été de rendre visite à M. Macé, à l'intervention duquel je dois de l'avoir obtenue.

C'est en effet, par le chef de la sûreté que Joseph Chester, expulsé de France, où il a été condamné à six mois de prison, a pu obtenir l'autorisation d'y rentrer pour quelques jours, sous la surveillance de deux agents.

On comprend, sans qu'il soit besoin d'insister, qu'il puisse y avoir quelque danger à laisser circuler librement dans la foule un homme aussi prodigieusement habile.

Chester est venu deux fois à Paris à l'occasion des expositions de 1867 et de 1878; chacune de ces visites lui a rapporté environ

300 mille francs. Sa capture et sa condamnation datent de la dernière exposition.

Ce fut à compter de cette mésaventure que le pick-pocket songea très sérieusement à se retirer des affaires et à jouir des 70 ou 80 mille francs de rentes si péniblement acquis.

Aujourd'hui Chester est retiré à Birmingham, où il possède de grandes propriétés qu'il fait valoir avec beaucoup d'intelligence; il a des fermiers, des serviteurs et jouit dans la contrée d'une considération... relative.

La première visite de l'illustre voleur a été, disions-nous, pour M. Macé.

—Est-il bien vrai, lui a demandé le chef de la sûreté, que votre venue à Paris n'a d'autre but que le règlement d'une affaire?

—Vous savez bien que je ne travaille plus, a répondu Chester. Je ne dois cependant pas vous laisser ignorer que, par un malheureux hasard, quelques-uns de mes anciens élèves se trouvent à Paris en même temps que moi.

—Je le sais, a répliqué M. Macé, trois d'entre eux sont entre mes mains.

Et comme Joseph Chester avait accueilli cette nouvelles par un sourire plein de doute, le chef de la sûreté donna un ordre, et après quelques minutes d'attente, les trois prisonniers étaient introduits dans son cabinet.

—Voilà dix ans, s'écrie Chester que ces trois hommes travaillent sans jamais avoir été arrêtés. Déjà, évidemment je plains mes successeurs, car il n'y a plus rien à faire à Paris.

Le très-honorable Joseph Chester, le riche agronome de Birmingham, quittera bientôt Paris. Nous n'avons point manqué de lui souhaiter bon voyage.

Paul Fresnay.

L'AMOUR DES MÈRES.

Sur le berceau d'un enfant veillent deux anges; la force d'un père, l'amour d'une mère. Le dernier est le seul qui garde toute sa puissance jusqu'à la fin, il sait arrêter le débordement des passions, il garde pour lui le chagrin en répandant le bonheur sur ceux qui l'entourent.

Le cœur de la femme est un abîme qu'aucune affection humaine ne peut ni combler ni épuiser. Dieu a donné à cette créature si faible la force d'accomplir les sacrifices les plus héroïques. C'est par elle que s'entretient dans la société, la tendresse, la compassion, l'amour à tous ses degrés et sous toutes ses formes.

Si dur que soit le cœur de l'enfant il aimera toujours cet être caressant qui, depuis le moment de sa naissance et pendant toute sa vie ne fait que lui prouver jusqu'où va son amour, et lui montre combien de sacrifice elle serait capable de s'imposer pour son bonheur. — L'amour d'une mère ne redouble aucune souffrance. Que de nuit n'a pas passé cette providence vi-

vante auprès du berceau de son enfance lorsque la maladie l'a effleuré de son aile, lorsqu'à la fin elle a tombé, épuisée, à bout de forces, on l'a vue calme et souriante: elle avait vaincu la mort.

Quelles angoisses a-t-elle pu supporter pour en arriver là; quelle tristesse ne devait pas envahir son cœur pendant ces longues nuits d'insomnie? C'est son secret, nul ne le sait, nul ne le saura jamais.

Tant qu'a duré le danger sa vigilance ne s'est pas démentie un seul instant; mais à chaque mouvement du cher malade elle sentait la pointe du glaive s'enfoncer plus avant dans son cœur.

L'enfant grandit — l'heure du mariage a sonné. Pauvre mère, c'est alors qu'elle a besoin de tout son courage; la coupe s'est changée en calice, elle doit le vider jusqu'à la lie. Elle fait encore cela le sourire aux lèvres; ne donnerait-elle pas jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le bonheur de son enfant?

Un exemple me revient à la mémoire, il montrera la tendresse des mères.

Une femme voit un jour son unique enfant la quitter; il va au-delà des mers chercher un bonheur qui semble le fuir. Après vingt ans, l'enfant devenu homme revient à la maison natale; il retrouve sa mère pleurant devant un crucifix placé dans son ancienne chambre, ce spectacle lui arrache un sanglot, une voix lui répond aussitôt:

—Mon fils!
Elle ne l'a pas vu, la pauvre mère, mais son cœur a reconnu celui qu'elle attendait depuis si longtemps.

—Quel bonheur est comparable au mien? s'écrie-t-elle; oh! appelle-moi; ma mère! Depuis vingt années ce nom si tendre n'a pas retenti à mon oreille; le monde me semblait vide alors, je ne connaissais pas la douceur des caresses d'un fils.

Vois, à force de pleurer, mes yeux se sont fermés pour jamais. Oh! redis-moi ce nom.

O amour maternel, entre tous les sentiments bénis qui nous viennent du ciel, vous êtes le seul qui gardez votre toute puissance lorsque les autres se sont flétris ou effeuillés; puisse votre souvenir préserver à jamais de toute souillure, le cœur de l'enfant devenu homme et l'aider à marcher calme et fier jusqu'à la fin de sa carrière!...

Clara Lesdébais.

LA MAISON MYSTÉRIEUSE.

Dans la rue St. Dominique, à Toulouse, est une maison de fort belle apparence, entourée de murs très élevés.

Il y a près de deux ans, raconte un journal de Toulouse, des travaux intérieurs d'une nature bizarre, exécutés à la hâte, attirèrent sur la maison en question l'attention des habitants du quartier. Cette construction qui est atten-